

Jean-Paul Gavard-Perret à Elfriede Jelinek Portrait de l'écrivain en enfant des morts

Jean-Paul Gavard-Perret

Number 113, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14155ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gavard-Perret, J.-P. (2007). Jean-Paul Gavard-Perret à Elfriede Jelinek : portrait de l'écrivain en enfant des morts. *Moebius*, (113), 157–161.

Portrait de l'écrivain en enfant des morts

Chère Elfriede Jelinek,

Sachez d'abord que votre œuvre m'a toujours fait éprouver des sensations contradictoires entre ses pulsations d'histoires lourdes d'aliénation et de domination dans lesquelles on ne sait pas forcément qui mange qui. Je voudrais aussi vous exprimer ma gratitude pour la dénonciation des mécanismes d'oppression ainsi que ma jubilation pour l'usage que vous faites de la langue. Je comprends qu'une telle langue peut créer un « malaise » pour certains, malaise qui tient à votre âpreté langagière propre à mettre à nu le caractère implacable des relations humaines et qui insère comme vous le disiez un jour dans un entretien radiophonique « *son grain de sable dans ce rouage infernal* », vous la fille d'un père juif destitué de son travail de chimiste mais qui travailla pour l'industrie de guerre nazie et qui n'a survécu qu'en faisant marcher le système nazi au moment même où cinquante membres de votre famille disparaissaient dans les camps. Votre père en devint fou et il vous a fallu passer votre soixantaine afin d'écrire de superbes textes sur ce père que vous aviez si peu évoqué jusque-là : c'est donc depuis peu que vous vous coltinez avec cette folie du père, avec cet obscurcissement progressif de la raison.

Vous dites d'ailleurs à propos de cette histoire personnelle et collective : « *je suis une femme de ménage qui ramasse les débris de l'Histoire* » d'un pays dont vous parlez comme d'un cloaque merveilleux. On n'a pas toujours compris chez vous votre humanisme et votre résistance qui ne faiblissent jamais. Votre écriture appartient à ce que définit Kafka, un de vos auteurs préférés, « *la littérature*

c'est un coup de hache sur une mer gelée». Mais, paradoxalement votre écriture frôle la musique, une musique qui bouleverse tout, le haut et le bas et qui fait passer votre pensée par votre corps. Tout est affaire de rythme, d'accélération, de coups de frein. Parfois il faut attendre la suite. Et vous nous manipulez habilement, presque sadiquement : on lit un texte et on en entend un autre. Vous multipliez d'ailleurs les leurres comme l'écrivain suisse Robert Walser, qui représente pour vous l'écrivain majeur. *« C'est comme un kaléidoscope. Son univers est tout entier contenu dans chaque point et je dois dire que je cache toujours une phrase de Robert Walser dans chacun de mes livres »*, dites-vous de lui.

Vous demeurez incontournable même si peu à peu vous vous retirez du monde que vous avez toujours combattu. Dès les années 80, en Autriche, vous étiez sur les barricades, et vous procédiez à un double engagement : politique et littéraire. Votre écriture n'a donc rien d'une littérature de chevet. Pourtant – et tous ceux qui vous ont rencontrée en témoignent – vous êtes quelqu'un de tendre, d'affectueux. Certes, vous éprouvez une peur pathologique de l'autre. Cette peur se retrouve à l'œuvre dans votre écriture en ce qu'elle possède d'étouffant, d'asphyxiant. C'est pourquoi beaucoup de lecteurs disent ne pas pouvoir vous lire. Pourtant il existe chez vous une masse de tendresse et de jubilation. Dans *Les professeurs de désespoir*, Nancy Huston note que vous n'êtes pas une destructrice. En effet, vous ne réduisez pas l'homme au néant et votre conscience du langage permet de comprendre que celui-ci est la prison de l'homme, et son émancipation passe par la conscience de cette muselière que sont les phrases et les mots appris par dressage. Ainsi il n'y a pas de rapport aux mots naïf chez vous.

Bien sûr, vous avez mis en scène (ou en mots) le rapport homme / femme et le problème de la domination. Mais vous avez su exprimer un féminisme particulier, celui qui jette une lumière crue sur l'obscène – j'entends par ce terme tout ce que cache la société. On se souvient par exemple de votre nouvelle où une femme demande à un homme de se masturber devant elle. Et à la fin du texte, il y a une tache sur le canapé. Et tout se passe chez

vous comme si le lecteur (ou la lectrice) devait voyager de tache en tache. Depuis les années 90, certes vos textes sont plus cryptés, plus chiffrés. Ils abordent les personnages et la narration d'une façon particulière. Votre écriture tend à devenir une sorte de flux mental. Voilà pourquoi votre travail est d'une si grande richesse. Il est violent, radical et s'élabore avec la forme de son temps. Vous écrivez d'ailleurs de manière tout aussi violente dans vos gestes. Vous écrivez très vite et vous avez indiqué – pour justifier cette rapidité d'exécution – que vous ne seriez pas détruite par votre littérature. Vous ajoutez que d'autres femmes ont payé pour ça (V. Woolf en est un bon exemple) mais que vous avez appris à vous défendre.

Ajoutons qu'à votre manière vous continuez à être une grande pianiste et ce par procuration en écrivant à l'ordinateur, grâce au jeu du clavier. Votre mari informaticien vous a initiée à cette manière d'écrire et vous a aidée à créer votre blog personnel : vous y réagissez à l'actualité par Internet. Vous faites donc partie de la grande épopée de la littérature par le Net. Écrivant au sortir de la nuit, donc après vos rêves lorsque le petit jour se pose sur eux, vous restez alors seule, sans aucun contact radio ni médiatique et vous contrôlez votre mise en danger, car vous voulez vivre uniquement dans le plaisir, la jubilation de l'écriture. Votre vraie vie finalement, c'est l'instant où vous écrivez, où vous faites confiance au mouvement propre de votre langue même si vous y côtoyez toujours l'abîme.

Vous demeurez cependant pour moi une grande Viennoise, une citadine dont l'imaginaire est paradoxalement montagnard. Vos parents avaient une maison en Styrie et vos séjours là-bas ont impressionné votre mémoire (décors de lacs, de montagnes) Mais ce qui me fascine reste que le travail n'est pas chez vous d'un unique chemin tracé, c'est plutôt un réseau, un mycélium. Vous travaillez dans toutes les directions à la fois : théâtre, nouvelles, pièces pour la radio, romans, etc. Vous allez au bout de toutes les possibilités, chaque fois, et si vous changez de genre c'est afin de voir comment l'énergie circule et par lequel les choses vont se transformer.

Et si votre vision des relations hommes / femmes est désenchantée, vous dépassez ce clivage en évoquant plutôt des principes masculins et des principes féminins, comme c'est le cas dans *Les amantes* où le masculin et le féminin sont à l'intérieur de la même personne. Et le principal scandale pour vous demeure que la femme n'ait pas de langage. Certes, vous décrivez la montagne avec des attributs très féminins, vous parlez de culotte de cheval, de varices. Votre littérature est très anthropomorphique, mais à mesure que vous y avancez vous attaquez le corps, il devient « le cardigan ensanglanté » dans votre dernier roman, même si vous finissez par abstraire le corps. Cela devient très cérébral dans vos derniers livres où l'on découvre cependant une lecture impitoyable de la souffrance mais qui n'est pas présentée comme une apothéose.

Dès lors votre situation par rapport à l'amour demeure ambiguë. On se souvient de la fameuse phrase : « Et vous, vous savez ce qu'il en est de l'amour ? » Vous répétez souvent dans vos textes que les gens ne parviennent pas à s'aimer, que le combat pour aimer est perdu provisoirement. Pour vous, si l'amour existe en théorie, la structure sociale ne le permet pas. C'est pourquoi vous démystifiez l'amour en tant qu'impossibilité présente. L'être se croit libre d'aimer, il croit être individualisé, alors qu'il est extraordinairement prisonnier. Prisonnier des médias, des stéréotypes de la télé, des magazines féminins : tout cela fait écran à l'amour. À ce titre, le rapport avec les hommes est chez vous un rapport trivial, il y a un manque de communication. D'autant que pour vous il n'existe pas d'individualisation réelle, il n'y pas, comme Goethe l'a déjà dit, de véritable identité personnelle, il y a des structures, des affinités. Chacun dans son rôle fait tourner la machine. La question à se poser est alors la suivante : À quel niveau de la machine chacun fait-il tourner l'ensemble ? Vous montrez par là même la grande proximité entre le crime et la littérature : je sais que vous épluchez les faits divers et que vous vous passionnez pour les tueurs en série. Pour vous, l'écriture féminine reste une transgression de l'ordre du criminel.

On ne peut pas encore dire qui et ce que vous êtes. Êtes-vous moderne ? Êtes-vous classique ? Ce qui est cer-

tain, c'est que vous vous exprimez avec la puissance d'un flot verbal, et le rapport à l'œuvre ne passe pas par l'admiration ni la contemplation. Vous écrivez d'ailleurs : « *Je vois le laid, je vois le beau.* » Ainsi, à nos temps troublés vous répondez par votre magma, vos concaténations, votre « musique » très contemporaine – même si vous demeurez proche de Schumann et surtout de Schubert. Vous êtes plus sévère envers Mozart. Enfin, j'espère que votre prix Nobel vous a donné du repos, mais vous n'avez pas le sentiment d'effectuer un parcours personnel : pour vous, l'expérience cardinale reste celle de la domination, c'est quelque chose qui écrase les êtres et vous fait continuer votre combat.

J'attends donc avec impatience votre prochain roman *Les enfants des morts* pour comprendre un peu mieux la mort que l'on se donne et qui nous est donnée, mais comment aussi le « jeu » de la mort fait celui de la vie. Acceptez mes hommages et mon admiration.